CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 4 juillet 2026. VERDI : La Traviata. C. Pavone, J. Behr, L. Tézier… Vanessa d'Ayral de Sévignac (mise en espace), Paolo Arrivabeni (direction musicale)

Ce fut une de ces soirées dont le Théâtre antique et les *Chorégies* d'Orange a le secret, une nuit d'été où le destin s'en est mêlé, où les aléas ont tenté de s'inviter, mais où la musique a fini par triompher ! Devant un théâtre plein à craquer, avec plus de six mille âmes (mélomanes), cette unique représentation de *La Traviata* de Giuseppe Verdi, donnée le 4 juillet (dans une version mise en espace…), restera comme une leçon de résilience et de pur génie artistique.

Dès l'annonce de la programmation, cette *Traviata* était promise à un destin hors norme, bien que pour des raisons initialement peu réjouissantes. Le changement de paradigme, avec le passage d'une mise en scène complète à une mise en espace (mais d'une superbe simplicité, signée **Vanessa d'Ayral de Sérignac**, avec l'appui des magnifiques éclairages de **Vincent Cussey**) avait déjà fait couler beaucoup d'encre,

causant la démission du directeur artistique des Chorégies, **Jean-Louis Grinda**, puis le retrait de la grande **Nadine Sierra** dans le rôle-titre. Par bonheur, cette dernière, pour la plus grande joie des habitués d'Orange, leur a tout de même offert (à la place…) un récital anthologique – que nous avons eu l'occasion de chroniquer dans ces mêmes colonnes. Mais la malchance, semblait-il, n'avait pas dit son dernier mot : la préparation des répétitions, malmenées par le vent, la chaleur et la poussière, a eu raison de la santé de la formidable **Jessica Pratt**, qui s'est vue contrainte de se retirer après deux jours de répétitions… et deux jours avant la date de la représentation. Las, la cascade des défections ne s'est pas arrêtée là, et les mêmes causes on entraîné, le jour J cette fois (!), les mêmes effets, causant l'annulation de la participation du ténor *star* **Javier Camarena**, pourtant attendu en Alfredo (et remplacé au pied levé par le jeune ténor français **Julien Behr**) – mais également de l'excellente la basse **Nicolas Cavallier,** en Docteur Grenvil, finalement remplacé par **Thomas Dear**.



C’est alors que la soirée a pris un tour héroïque. La belle soprano italienne **Claudia Pavone**, aguerrie sur les scènes les plus exigeantes (nous l’avions entendue dans le même rôle au San Carlo de Naples, en 2022), a relevé le défi avec un brio confondant. Dès son premier air « *È strano !… Ah, fors’è lui*« , ce fut une évidence : Claudia Pavone n’était pas une simple remplaçante, mais une Violetta de chair et de sang, habitée par une compréhension intime du personnage. Sa voix, d’une richesse de timbre exceptionnelle, a su parcourir toute la gamme des émotions du rôle. Dans le premier acte, sa Violetta était une courtisane étincelante, à la virtuosité éblouissante : les vocalises du « *Sempre libera* » jaillissaient avec une légèreté et une précision diaboliques, soutenues par un aigu qui semblait défier l’imposant mur antique pour se perdre dans la nuit étoilée. Mais derrière cette pétulance apparente, on percevait déjà, dans l’inflexion d’une phrase ou le voile d’un regard, la fragilité de la femme consumée par la maladie. Le deuxième acte a révélé toute la profondeur dramatique de son interprétation. Le duo avec Germont fut un moment de théâtre total, où sa voix, tout en retenue et en pudeur, laissa percer une douleur immense. Le « *Dite alla giovine* » fut un cri du cœur d’une vérité bouleversante, chaque note portée par une respiration qui semblait suspendre le temps. Sa Violetta n’était pas une victime résignée, mais une femme qui choisit son sacrifice par amour, et **Claudia Pavone** a su rendre ce choix déchirant avec une noblesse confondante. Mais c’est au troisième acte, bien sûr, qu’elle a atteint des sommets de tragédie. Allongée sur trois chaises mises côte à côte, épuisée, elle a chanté le « *Addio del passato* » avec une simplicité désarmante et une intensité rare. Plus de fioritures, plus de brillance : juste une voix éteinte, vibrante de larmes retenues, qui semblait se briser sur chaque syllabe, faisant de Claudia Pavone non seulement une superbe chanteuse, mais également une grande tragédienne !

Si Claudia Pavone fut le cœur de la soirée, **Ludovic Tézier** en fut le roc. Le baryton français, véritable monstre sacré du répertoire verdien, nous a offert une leçon de chant magistrale. Son Giorgio Germont était tout en autorité et en noblesse, mais jamais figé dans la simple figure du père moralisateur. Dès son entrée au deuxième acte, par la seule puissance de son timbre sombre et velouté, il a imposé une présence magnétique. Son « *Pura siccome un angelo* » fut un modèle de *legato et* de ligne de chant, où la voix, ample et généreuse, embrassait l'immensité du théâtre antique sans jamais forcer, avec une noblesse d'intention qui forçait l'admiration. Mais c'est dans le « *Di Provenza il mar, il suol* » qu'il a véritablement ému : ce chant de nostalgie et de patrie, si souvent réduit à une simple belle mélodie, est devenu entre ses mains un cri de détresse paternelle d'une humanité bouleversante. La manière dont il a nuancé le dernier vers, passant d'un éclat vibrant à un *pianissimo* déchirant, restera comme l'un des moments de grâce de cette soirée. Tézier est, et restera sans doute longtemps, le roi incontesté des barytons verdiens de notre temps, et Orange a pu le vérifier une fois de plus.

Mais il serait injuste de ne pas saluer le courage et le professionnalisme de **Julien Behr**. Arrivé en catastrophe le jour même pour remplacer Javier Camarena, il a sauvé la soirée avec un bel engagement. Son Alfredo était jeune, ardent, et sa voix, d'une belle clarté, a su restituer avec sincérité la passion et la jalousie du personnage. Il faut cependant être honnête : face à la démesure vocale de ses deux prestigieux partenaires et à l'immensité du lieu, la nature plus légère de son instrument l'a parfois placé en retrait. Son « *De' miei bollenti spiriti* » manquaient un peu de la chair et du volume nécessaires pour véritablement embraser les gradins de pierre. Mais son duo du deuxième acte avec Pavone, où il incarnait un jeune homme blessé et furieux, fut d'une justesse dramatique remarquable. Son « *O mio rimorso !* » manqua peut-être d'éclat dans l'aigu, mais il eut le mérite de l'assumer avec une

honnêteté artistique qui force le respect. On ne peut que lui être reconnaissant d'avoir, par son abnégation, permis à la représentation d'avoir lieu.

Autour de ce trio, toute la distribution (entièrement française) a contribué à la réussite de cette soirée mémorable, chacun apportant sa pierre à l'édifice verdien, à commencer par la Flora Bervoix de la fabuleuse mezzo corse **Éléonore Pancrazi**. En amie dévouée et maîtresse de maison pétillante, elle a apporté une présence scénique joyeuse et une voix chaleureuse. Son jeu, particulièrement dans les scènes de fête du deuxième acte, a offert un contraste bienvenu avec la gravité du drame central, et son timbre riche a parfaitement coloré l'ensemble. En Annina, la mezzo nîmoise **Valentine Lemercier** a touché par la sincérité de son jeu. Sa voix, claire et précise, a su faire passer toute la dévotion et l'inquiétude du personnage pour sa maîtresse. La manière dont elle annonçait, au troisième acte, l'arrivée d'Alfredo avec une douceur presque tremblante, était d'une infinie délicatesse. En Gastone, **Christophe Berry** a incarné avec une désinvolture charmante le rôle du vicomte mondain. Sa présence dans les scènes d'ensemble était toujours juste, et il a su donner à son personnage ce vernis d'élégance superficielle qui fait si bien ressortir, par contraste, la sincérité du drame. Le Baron Douphol de **Matthieu Lécroart** était un rival distant et hautain à souhait, avec la voix sombre et autoritaire. Dans le rôle du Marquis d'Obigny, le jeune baryton-basse **Yoann Dubruque** a offert une prestation solide et distinguée, avec un timbre grave et posé qui convenait parfaitement au personnage. Arrivé lui aussi dans l'urgence pour remplacer Nicolas Cavallier, la basse britannico-française **Thomas Dear** a fait preuve d'un professionnalisme remarquable. Sa voix de basse, grave et posée, a donné au médecin une autorité bienveillante. Enfin, **Vincenzo Di Nocera** – en serviteur de Violetta – a incarné son rôle avec une discrétion et une efficacité parfaites, avec une voix claire, et en apportant une touche de quotidienneté touchante dans les

derniers moments de vie de l’héroïne.



Au-delà des solistes, il faut saluer la prestation monumentale du **Chœur de l’Opéra national de Lyon**, dont la cohésion et la puissance ont littéralement fait vibrer les pierres antiques. Leurs interventions, des chœurs festifs du premier acte aux ensembles plus dramatiques du deuxième, étaient d’une précision et d’une homogénéité rares, portées par une énergie communicative qui a électrisé le public. Enfin, un immense *bravo* à **l’Orchestre Philharmonique de Marseille**, dirigé avec une autorité et une sensibilité rares par le *maestro* italien **Paolo Arrivabeni**. Sa connaissance intime du répertoire verdien (mais aussi de la phalange phocéenne qu’il dirige chaque saison depuis de longues années !….), a permis une lecture d’une fluidité et d’une transparence admirables. L’orchestre a su se faire tour à tour complice des élans passionnés de Violetta, grondant dans les moments de drame, et d’une douceur infinie dans les pages les plus intimes. La direction

d’Arrivabeni, toujours au service du chant, a magnifié chaque phrase, chaque silence, chaque respiration des chanteurs.

À l’issue de la soirée, le spectacle fut salué par une ovation debout dans la douceur de la nuit orangeoise – et fut bien la preuve que, malgré tous les obstacles, les vents contraires, les défections en cascade, et les aléas de la vie… l’art peut toujours triompher !…

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D’ORANGE, Théâtre Antique, le 4 juillet 2026. VERDI : La Traviata. C. Pavone, J. Behr, L. Tézier… Vanessa d’Ayral de Sévignac (mise en espace), Paolo Arrivabeni (direction musicale). Crédit photographique (c) Philippe Gromelle

---

PRIX. Palmarès 25-26 du Syndicat de la Critique Théâtre, Musique et Danse

Depuis 63 ans, le Syndicat de la critique Théâtre, Musique et Danse distingue les spectacles et personnalités artistiques qui ont marqué la saison

artistique. Ce 15 juin, à l'Opéra Comique, la cérémonie accueillait les lauréats en présence du directeur de la maison, Louis Langrée, et de la Presse nationale. Voici les prix du collège Musique qui placent en vedettes des spectacles, artistes et initiatives fort appréciés dans nos colonnes.

. Grand Prix, meilleur spectacle musical de l'année : *Iphigénie en Tauride* de Christoph Willibald Gluck, mise en scène de Wajdi Mouawad, direction de Louis Langrée et Théotime Langlois de Swarte

. Mention spéciale décernée à Ludovic Tézier

. Prix CLAUDE-ROSTAND, meilleure coproduction lyrique régionale et européenne : *La Calisto*, de Francesco Cavalli, mise en scène de Jetske Mijnssen, direction de Sébastien Daucé, coproduction : Aix-en-Provence, Angers-Nantes Opéra, Rennes, Théâtre des Champs-Élysées, Caen, Opéra Grand Avignon, Théâtre de la Ville de Luxembourg, ensemble Correspondances

. Prix de la meilleure scénographie : *Le Roi d'Ys* d'Édouard Lalo, mise en scène et scénographie d'Olivier Py & Pierre-André Weitz

. Prix de la création musicale (hors opéra) : *Whiteout* d'Eva Reiter ; Ensemble Multilatérale, Festival Présences

. Prix de la personnalité musicale : Stanislas de Barbeyrac (ténor)

. Prix de la révélation musicale, lyrique : Julien Henric (ténor)

Prix de la révélation musicale, instrumental : Alexander Malofeev (piano)

. Prix de la meilleure initiative pour la diffusion (ex aequo) > Opéra de Rennes, directeur : Matthieu Rietzler – > Fabrice di Falco & Julien Leleu, Association les Contres Courants

. Prix du meilleur livre sur la musique : *Avant-scène Opéra Robinson Crusoé d'Offenbach*, n° 346

PRIX. Palmarès 25-26 du Syndicat de la Critique Théâtre, Musique et Danse. Crédit photo (c) Droits réservés

---

CHORÉGIES D'ORANGE 2026, du 19 juin au 18 juillet 2026. Jessica Pratt, Ludovic Tézier, Javier Camarena, Nadine Sierra, Philippe Katherine…

Préludes… La nouvelle édition des Chorégies d'Orange débutent en réalité en

mai (sam 30 mai 2026, Auditorium Jean-Moulin du Thor) avec la présentation de son programme immersif « *POP THE OPERA* », nouveau jalon d'un cycle plus vaste inauguré en 2017 et qui permet à des milliers de collégiens et de lycéens de la Région, de préparer un spectacle associant chant, danse, animés par l'esprit du partage, du développement personnel et collectif par l'art. Puis en juin, la soirée « *Musiques en fête* » pour l'avènement de l'été (19 juin, Théâtre Antique) réunira comme à son habitude depuis son premier concert en juin 2011, nombre de talents artistiques : soirée singulière et mémorable à vire en direct sur France Télévisions.



Vertiges lyriques

Grands vertiges lyriques avec le récital très attendu de la soprano **Nadine Sierra** dans une collection d'airs d'opéras ; la diva fait ainsi son retour sur la scène du Théâtre Antique, après y avoir chanté Gilda, dans Rigoletto de verdi en 2017. Récital **sam 27 juin 2026**, 21h30 (avec **Bryan Wagorn**, piano).



Le Théâtre Antique renoue avec ses grandes heures lyriques en programmant l'indémodable **TRAVIATA de Verdi** (**sam 4 juillet**, 21h30), production « légère » sans mise en scèe mais mise en espace, avec deux monstres sacrés de la scène opératique internationale, chaucn ayant marqué leur rôle respectif : **Jessica Pratt** dans le rôle-titre, aux côtés de **Ludovic Tézier**, incarnant un Germont père, noble et tendre, compatissant et altier… d'une complexité bouleversante. Avec **Javier Camarena**, Alfredo), Flora (**Eléonore Pancrazi**)… **Orchestre Philharmonique de Marseille, Paolo Arrivabeni**, direction.

Les amateurs de danse seront comblés en (re)découvrant le ballet « **Cendrillon** » (1999) de **Jean-Christophe Maillot** et sa compagnie des **Ballets de Monte-Carlo** (sur la musique de Prokofiev), le chorégraphe revisitant l'histoire de la souillon devenue princesse avec la sensibilité qui lui est propre, son sens des tableaux collectifs, son souci de la

clarté et de l’esthétisme des figures en mouvement… **Lundi 13 juillet 2026**, 21h30.

Les Chorégies proposent également une **soirée cinéma** avec **l’Orchestre national de Cannes** (**Duncan Ward**, direction) : au programme, plusieurs musiques de films parmi les plus emblématiques du 7ème art, de Georges Delerue, Maurice Jarre, Michel Legrand à Vladimir Cosma… (soliste invité : **Renaud Capuçon**, violon), **sam 18 juillet**, 21h30.

Éclectique, audacieux, le Festival 2026 « ose » les mariages nouveaux comme la soirée associant instrumentistes classiques et chanteur : ainsi les musiciens de l’Orchestre national Avignon-Provence et **Philippe Katerine** qui fera entendre ses textes et ses mélodies en version orchestrale. Première absolue (**mardi 7 juillet,** 21h30- Bastien Stil, direction).

TOUTES LES INFOS, le détail des programmes, les artistes invités, les formules abonnement, … sur **le site des Chorégies d’Orange 2026** : https://www.choregies.fr/



CRITIQUE CD, opéra, événement. VERDI : Simon Boccanegra (version 1881). Ludovic Tézier, Marina Rebeka, Francesco Meli,

Michele Pertusi, Andrea Pellegrini… Chœur et Ochestre du Teatro San Carlo di Napoli – Daniele Spotti, direction (2 cd PRIMA classic – oct 2024)

Le présent enregistrement est d'autant plus intéressant qu'il réalise la version finale de *Simon Boccanegra*, celle de 1881 qui profite du travail de Boito en concertation avec Verdi : une mise en cohérence qui s'annonce efficace intégrant désormais les sauts chronologiques surprenant propres au drame du Doge de Gênes, élu malgré lui révélant la stature admirable d'un politique vertueux, aux valeurs morales et humaines proches de l'humanisme et de la fraternité verdiens.

Critique cd par Alban DEAGS © classiquenews

25 ans séparent ainsi le prologue du début de l’acte I ; acte primordial qui expose les protagonistes en particulier le père dont lui est volé sa propre fille [Amelia]… qu’il retrouve contre toute attente dans l’action proprement dite des actes suivants. **Le label Prima Classic**, co-fondé par la soprano **Marina Rebeka** en 2018, et qui chante ici Amelia, a fixé les représentations du Teatro San Carlo de Naples en octobre 2024.

Au San Carlo de Naples, octobre 2024

Le bouleversant Boccanegra de Ludovic Tézier

L’argument de poids demeure **l’excellent Ludovic Tézier dans le rôle de Simon Boccanegra**, un rôle qu’il chante et incarne sur la scène depuis presque 10 ans et dont il exprime les justes nuances, la progression psychologique saisissante, celle d’un homme traversé par des épreuves fondatrices qui l’expose au pouvoir, à l’amour, celui de sa fille qu’il croyait avoir perdu ; la relation père et fille, ailleurs si présente chez Verdi (Gilda / Rigoletto, Germont père / Violetta,…) structure le drame, humanisant surtout une figure du pouvoir rattrapé par sa propre tragédie personnelle et familiale…
À Naples, le baryton français – remarquable baryton verdien, – comme Piero Cappuccilli ou Thomas Hampson (autres Boccanegra d’exception) éblouit par son économie, son intensité, les nuances de sa ligne vocale (remarquable legato), le sens des phrasés naturels qui restitue dans le chant, la vibration du

théâtre le plus franc et le plus direct. Consumé par un lent poison distillé par son ennemi caché, le Doge de Gênes apprend ainsi la vanité du pouvoir, la versatilité des foules ; seul l'amour sincère de sa fille lui donne une raison de poursuivre…
Amelia justement bénéficie du chant ardent, très incarné, charnel, au medium très présent et aux aigus non moins somptueux (vocalises diamantines idéalement assumée dans le final du I de la très engagée **Marina Rebecka**, expressive dans ses moindres réparties.

A ses côtés, son fiancé Gabriele Adorno, soit le ténor **Francesco Meli** peut parfois agacer par son vibrato moins maîtrisés et des aigus lancés sans filets, mais l'implication globale et cette ardeur quasi juvénile et conquérante font la valeur de sa partie : l'auditeur comprend comment ce jeune lion du début, gagne en sagesse et en humanité au contact du vieux loup Simon, jusqu'à montrer sa valeur et succéder en fin d'action au Doge de Gênes. Les 3 convainquent particulièrement dans le sommet psychologique et émotionnel du II : le superbe trio (Simon / Amelia / Gabriele) qui expose et entrecroise les 3 âmes éprouvées ; le trio sacré de l'opéra romantique et de Verdi à son sommet (baryton, soprano, ténor) triomphe ici en incarnant la fusion des coeurs ; tous se reconnaissent sans masques, saisis par un pur sentiment de compassion fraternel partagé : Gabriele en particulier qui comprend enfin l'homme qu'est le doge et qu'il a toujours combattu sans le connaître… (« Perdon, perdon, Amelia »…).

Les deux autres clés de sol, Fiesco et Albiani (Paolo le fourbe empoisonneur) sont bien servies sans cependant noircir suffisamment leurs traits ; de ce point de vue, l'affidé de Paolo, Pietro est plus diabolique et d'une irrésistible vraisemblance grâce à l'engagement d'**Andrea Pellegrini** ; reconnaissons aussi la noble tendresse de **Michele Pertusi**, Fiasco paternel et protecteur, d'abord intriguant contre le Doge, puis grand-père révélé d'Amelia, se réconciliant avec

Simon exténué (très bon duo final entre les deux au III).

Michele Spotti a la direction nerveuse, parfois brutale et en manque de finesse, cependant la prise de son sait équilibrer le volume orchestral et chaque voix, de fait, idéalement détaillée. Le chœur de l'Opéra napolitain participe à la réussite des ensembles.

Voici assurément l'une des versions de Simon Boccanegra les plus convaincantes de la décennie passée. D'où notre **CLIC de CLASSIQUENEWS** légitimement attribué au label **Prima Classic**.

CRITIQUE CD, opéra, événement. VERDI:Simon Boccanegra (version 1881). Avec Ludovic Tézier, Marina Rebeka, Francesco Meli, Michele Pertusi, Andrea Pellegrini… Chœur et Ochestre du Teatro San Carlo di Napoli – enregistrement réalisé en octobre 2024. Executive producers: Edgardo Vertanessian (ingénieur du son) and Marina Rebeka (Amelia). CLIC de CLASSIQUENEWS



Plus d'infos sur le site de l'éditeur PRIMA classic : https://primaclassic.com/ – Page dédiée au Simon Boccanegra par Ludovic Tézier: https://primaclassic.com/release/simon-boccanegra/

Simon Boccanegra : Ludovic Tézier
Amelia Grimaldi : Marina Rebeka
Gabriele Adorno : Francesco Meli
Jacopo Fiesco : Michele Pertusi
Paolo Albiani : Mattia Olivieri
Pietro : Andrea Pellegrini
Il Capitano : Vasco Maria Vagnoli
Une servante : Silvia Cialli

Orchestra e Coro del Teatro San Carlo di Napoli
Chef du choeur : Fabrizio Cassi

Direction musicale : Michele Spotti

Enregistré en public à Naples en octobre 2024
Coffret 2 cd Prima Classic,
Parution janvier 2025



CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 2 décembre 2025. PUCCINI : Tosca. J. Kaufmann, S. Hernandez, L. Tézier… Pierre Audi / Oksana Lyniv

Quand *La Tosca* de Victorien Sardou fut créée en 1887 au Théâtre de la Porte Saint-Martin, l'auteur était au zénith de son art. Avec l'iconique Sarah Bernhardt et au milieu d'une cabale de fausses rumeurs, *La Tosca* a triomphé et est devenu un des rôles les plus emblématiques de la « dame » du théâtre français. Si bien le monumental drame en 5 actes est passé aux oubliettes des scènes parisiennes, à tort, c'est son adaptation opératique qui a ouvert les portes de l'immortalité à la fougueuse Floria, au rebelle Cavaradossi et au terrible Scarpia. *Tosca* de Giacomo Puccini, créé en 1900, un siècle après l'action du livret, est devenu un des opéras les

plus représentés au monde et poursuit sa gloire 125 ans après sa création. Cinquième *opus* de Giacomo Puccini, *Tosca f*ait déjà état d'une écriture d'une grande maturité. A quarante-deux ans, Puccini s'affranchit tout à fait du modèle verdien pour entrer dans une expression grandiloquente mais non démunie d'intensité dramatique et sentimentale. En témoigne une action resserrée en 3 actes, centrée sur le trio funeste des personnages principaux et une musique beaucoup moins pathétique que *La Bohème* ou *Edgar*. *Tosca* est une partition à l'égal de son intrigue, lyrique, puissante et poignante jusqu'au désespoir.

Reprenant la production signée par le regretté **Pierre Audi**, l'**Opéra national de Paris** met en lumière le talent incontestable de ce maître de la mise en scène. L'intégralité de l'action est ponctuée par la présence d'une énorme croix en bois brut et buriné de suie, une sorte de figuration du poids énorme de la foi comme une liturgie manifeste à l'influence tragique. En contraste total, la sensualité est partout. A l'acte premier, le portrait de l'Attavanti en Madeleine pénitente devient l'envolée charnelle d'un fragment des Oréades de William Bouguereau. A l'acte second la vaste chambre de Scarpia au Palazzo Farnese troque ses marbres et moulures dorées pour un damas de cuir sang de boeuf et à l'acte III, la flamme tremblante d'une veilleuse dans la tente d'un bivouac d'un régiment napolitain contraste avec le pâle soleil qui annonce le trépas des deux amants romains. Une mise en scène d'une subtilité rare qui ouvre des portes insoupçonnées et passionnantes dans le livret d'**IIica** et **Giacosa**.

Ce soir nous avons été gâtés par une distribution d'une

qualité exceptionnelle. Dans le rôle-titre, **Saioa Hernandez** déploie une énergie débordante et une voix riche et sonore. Jamais les forte se noient dans un embrouillamini de notes, tout est clair et précis, la couleur bien ciselée sans tomber dans une exagération mélodramatique. Son « *Vissi d'arte* » est subtilement amené et sa dernière confrontation avec Scarpia est désarmante de théâtre. En amoureux aux prises avec l'insurgence, **Jonas Kaufmann** interprète un Cavaradossi nuancé. Malgré un peu de réserve dans « *Recondita armonia*« , nous avons été saisis par sa noble couleur héroïque pendant tout l'acte II et son « *Lucevan le stelle* » de légende. En principal antagoniste, rien de tel que l'incomparable **Ludovic Tézier**, Scarpia génial dans tous les sens du terme. A l'acte premier, hiératique et calculateur tel un détective à la Gabin ou à la Blier, sans concessions. A l'acte II, Ludovic Tézier incarne l'aspect brutal et quasi bestial du lubrique Scarpia avec une subtilité rare. Son esprit erre dans la morne plaine de l'acte III comme un spectre grimaçant à la vengeance cynique. Cette distribution est complétée par des chanteurs au talent divers qui ont su sertir cette représentation d'une gamme de talents sans réserve.

Malgré les musiciennes et musiciens brillantissimes de l'**Orchestre de l'Opéra national de Paris** qui connaissent parfaitement cette partition, la direction d'**Oksana Lyniv** est demeurée quelque peu timide. Pour cette œuvre, nous eussions souhaité un peu plus d'engagement et de dramatisme dans la fosse pour soutenir le formidable édifice qu'une telle distribution a construit tout le long des trois actes.

Tosca poursuit son chemin éternel depuis la Ville éternelle qui la vit naître jusqu'aux contreforts des contrées les plus diverses. Espérons que la vision de Pierre Audi, mi-sensuelle mi-historique, puisse continuer encore et toujours à nous toucher en plein cœur, tel le *« baccio di Tosca*« !



CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 2 décembre 2025. PUCCINI : Tosca. J. Kaufmann, S. Hernandez, L. Tézier… Pierre Audi / Oksana Lyniv. Crédit photographique © Vincent Pontet / Opéra national de Paris

---

CRITIQUE, opéra. MONACO,

Grimaldi Forum, le 20 novembre 2025. VERDI : Aïda. A. Kurzak, A. Soghomonyan, M-N. Lemieux, E. Schrott, L. Tézier… Davide Livermore / Massimo Zanetti

Dans la Principauté de Monaco qui, illuminée de couleurs rouges et blanches, célèbre sa fête nationale du 19 novembre, l'un des éléments majeurs des festivités est la magnifique représentation d'*Aïda* de Giuseppe Verdi – donnée dans la Salle des Princes du Grimaldi Forum.

Le spectacle est dominé par la prestation de la soprano polonaise **Aleksandra Kurzak**, cette flamme qui surgit dans la noirceur du drame, se lève, ondule, émeut, fascine, éblouit. La succession des tableaux est splendide, envahie par une foule débordante de costumes superbes au-dessus desquels frémissent des éventails, s'agitent des palmes, se brandissent des lances. Ainsi se lève une Égypte rêvée où tout est prétexte à la splendeur. Il y a du Cecil B. Demille dans l'air…

Mais où sont les *Peplums* d'antan ? Au fond de la scène se présente une vaste structure lumineuse où l'on peut voir en 3D des effets abstraits ou évocateurs de temples égyptiens. Dès le début, on devine là le symbole du tombeau dans lequel finiront les deux héros. La mise en scène de **Davide Livermore** est plutôt statique, même dans la scène du triomphe, parfois

plus proche d’une mise en espace que d’une mise en scène. Mais cela n’est pas un reproche puisque – nous l’avons dit – ce spectacle est superbe.



En dehors de la flamme Kurzak, d’autres voix se distinguent. **Marie-Nicole Lemieux** a les magnifiques graves de velours qu’on lui connaît mais ses aigus, parfois, sont criés à l’excès. On est bouleversé au dernier acte par son engagement de tigresse blessée. Le temple vocal repose sur les colonnes de marbre de plusieurs voix graves. En premier lieu celle de **Ludovic Tézier** qui impose un Amonasro de pierre chaude. Ah, on n’est pas près d’oublier son duo du Nil avec Aleksandra Kurzak ! Mais il y a aussi le remarquable et célèbre **Erwin Schrott**, Ramfis aux vibrations profondes. Ou encore – à un moindre niveau – **Antonio di Matteo** qui, en Roi implacable, ajoute à l’édifice le granit de sa voix. Reste le Radamès du ténor **Arsen Soghomonyan**. Nous n’avons pas reconnu celui qui, naguère, remplaça Jonas Kaufmann dans *Otello* à Aix-en-Provence. Il est vrai que, lorsque nous l’avions entendu, il sortait de maladie et qu’une annonce avait été faite lors de la précédente

représentation. Malgré des aigus éclatants et volumineux, son timbre parut comme voilé. A part cela, les **Chœurs de l'Opéra de Monte-Carlo** sont magnifiques, cette mer humaine, cette houle héroïque, ce peuple vibrant où grondent la guerre, l'espoir, la prière.

Mais tout cela ne serait rien sans le grand timonier – le chef d'orchestre – **Massimo Zanetti**, verdien dans l'âme et dans la baguette à la tête d'un **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** puissant comme le Nil. A noter, au passage, la qualité et la précision des fameuses trompettes d'*Aïda.* Cela étant, pour louer ce spectacle ce ne sont pas ces trompettes d'*Aïda* qu'il faut emboucher mais… celles de la renommée !

CRITIQUE, opéra. MONACO, Grimaldi Forum, le 20 novembre 2025. VERDI : Aïda. A. Kurzak, A. Soghomonyan, M-N. Lemieux, E. Schrott, L. Tézier… Davide Livermore / Massimo Zane. Crédit Photo (c) Opéra de Monte-Carlo

---

CD événement, critique. GIACOMO PUCCINI : Tosca.

Eleonora Buratto, Jonathan Tetelman, Ludovic Tézier, Orchestra e Coro dell’Accademia Nazionale di Santa Cecilia, Daniel Harding (2 CD Deutsche Grammophon, oct 2024)

Une nouvelle Tosca ? encore une énième version… le choix laisserait songeur s’il ne s’agissait pas de trois tempéraments vocaux plutôt prometteurs et qui dans la réalisation exaucent nos attentes… Le défi est immense car Tosca de Puccini exige des acteurs autant que des chanteurs et dans le réglage ténu des équilibres sonores comme du style, une voie médiane, précise, entre théâtre et chant. Puccini adapte d’ailleurs un texte qui est à l’origine la pièce de Victorien Sardou.

Ce réalisme qu’il défend sur la scène opératique prend sa source dans le geste théâtral qui l’inspire et cela s’entend

ici, avec un relief et une intensité précise qui sont rendus possibles par la belle intuition des 3 protagonistes de l'enregistrement édité par DG/ Deutsche Grammophon, qui est le premier enregistrement du chef britannique **Daniel Harding**, nouvellement nommé directeur des équipes musicales de **l'Accademia Santa Cecilia de Rome**. Et comme nouveau directeur musical à Rome, le chef a choisi un ouvrage spécifiquement « romain », puisque ces 3 actes se déroulent au printemps 1800 dans 3 lieux emblématique de la ville éternelle : respectivement, l'église Sant'Andrea della Valle, le palais Farnèse et le château Saint-Ange.
L'exposition du premier acte qui permet de présenter le peintre bonapartiste Mario au travail, impliqué dans la fuite d'un fugitif, ennemi du préfet de Rome, situe d'emblée les oppositions : monarchiste tyrannique d'un côté, monstre de duplicité hypocrite (Scarpia) contre couple d'artistes portés par le bonheur amoureux (Mario le peintre et Tosca la cantatrice). En outre jaloux de tant d'amour, parce qu'il est dévoré par une passion coupable pour Tosca, le préfet infect, Scarpia, sous couvert de religiosité affichée, impose un ordre moral pour mieux piéger et Mario et Tosca : les deux amants seront chacun du frustré sadique ;

…Tout cela s'entend dans cette lecture efficace, affûtée, nerveuse qui file comme une lave surexpressive (avec un geste parfois épais et dur de la part du chef, qui ne s'encombre guère de détails, y compris dans les évocations atmosphériques, comme dans la prélude du III, au lever du soleil du soleil, sur les collines de Rome…). Fort heureusement, **les chanteurs sont superlatifs** ; ils relèvent les défis multiples d'une partition particulièrement théâtrale sans caricaturer ni rien diluer les 10001 nuances psychologiques de leur personnage. Puissance mais nuances en serait le mot d'ordre et la ligne stylistique.

Dès le premier acte, **Eleonora Buratto** déploie l'ampleur de son medium généreux, charnel, très incarné, affirmant

immédiatement un tempérament de feu ; possessive et exclusive à Sant'Andrea, Floira Tosca est éplorée, combattive au II, enfin enivrée avec Mario dans un superbe duo d'amour (l'ultime, avant leur mort à tous les deux) au III quand les deux amants se retrouvent au Château Saint-Ange où le peintre est incarcéré (« *Senti, l'ora è vicina* »).
Mario est un emploi naturel et dramatiquement pour l'ardeur et l'intensité du ténor **Jonathan Tetelman** (« Vittoria, vittoria », II) qui déjà en 2023 pour l'année Puccini, avait enregistré un récital titre chez DG, regroupant les airs de Puccini les plus emblématiques, véritable déclaration d'intention pour les années à venir (» ***The great Puccini*** « , sept 2023). Son « Lucevan le stelle », est d'une ivresse éperdu, dans un style fin et direct.
Plus fin ecore à notre avis, et jouant en orfèvre de sa voix, tour à tour lyrique, théâtrale ou insidieuse, le baryton **Ludovic Tézier**, serpente et ondule comme un reptile retors, tout concentré à son œuvre de destruction et de possession : l'acte II est une arène violente et sauvage, où les deux personnages (Tosca et Scarpia) se jaugent, s'évaluent, s'affrontent ; la délectation du jaloux haineux, véritable sadique traquant sa proie s'exprime à travers le chant millimétré et très contrôlé, droit, sans accents déplacés ni excessifs du baryton français. Outre le chanteur maître de sa palette, s'affirme l'acteur dont chaque intention prend corps dans les mille connotations du timbre. L'attention à chaque phrase donne l'épaisseur au personnage du baron et chef de la police, évitant cette caricature du caractère que l'on entend trop souvent. D'ailleurs la sensibilité expressive du baryton avait précédemment convaincu dans son approche du personnage de Germont père dans La Traviata : il y excellait entre sincérité et complexité, éclairant l'humanité par éclairs d'un autocrate qui impose sa loi.

Malgré une direction parfois lourde et un brin grossière, mais objectivement active, la caractérisation que défend chaque chanteur relève carrément le niveau général. **L'Orchestre de l'Accademia Santa Cecilia** déploie quand le chef ne force pas le trait, de somptueuses couleurs en clarté et transparence. Deutsche Grammophon ajoute à sa déjà riche riche discographie puccinienne, cette nouvelle lecture plus que convaincante : attachante, aux atouts indiscutables. D'autant plus opportune qu'elle marque aussi les 125 ans de la création de l'opéra à Rome… **CLIC de CASSIQUENEWS printemps 2025**.

CD événement, critique. GIACOMO PUCCINI : Tosca. Eleonora Buratto, Jonathan Tetelman, Ludovic Tézier, Orchestra e Coro dell'Accademia Nazionale di Santa Cecilia, Daniel Harding (2 CD Deutsche Grammophon, oct 2024)

Lire aussi notre présentation de TOSCA de PUCCINI par Jonathan Tetelman, Ludovic tézier :
https://www.classiquenews.com/giacomo-puccini-tosca-eleonora-buratto-%c2%b7-jonathan-tetelman-ludovic-tezier-orchestra-e-coro-dellaccademia-nazionale-di-santa-cecilia-daniel-harding-2-cd-deutsche-grammophon-oct-2024/

Plus d'infos sur le site de l'éditeur DG Deustche Grammophon / TOSCA de Puccini avec Jonathan Tetelman, Ludovic Tézier, Eleonora Buratto :
https://store.deutschegrammophon.com/en/products/jonathan-tetelman-puccini-tosca
Parution : le 28 mars 2025



LIRE aussi notre critique du cd The GREAT PUCCINI par **Jonathan Tetelman** (DG, sept 2023) – CLIC de CLASSIQUENEWS : / Airs d'opéras (Manon Lescaut, La Bohème, Tosca, Il Tabarro, Turandot, La Rondine…). Prague Philharmonia / Carlo Rizzi – (1 cd Deutsche Grammophon) : https://www.classiquenews.com/critique-cd-evenement-jonathan-tetelman-the-great-puccini-airs-doperas-manon-lescaut-la-bohemetosca-il-tabarro-turandot-la-rondine-pkf-prague-philharmonia-carlo-rizzi/

CD événement, annonce. GIACOMO PUCCINI : Tosca. Eleonora Buratto, Jonathan Tetelman, Ludovic Tézier, Orchestra e Coro dell’Accademia Nazionale di Santa Cecilia, Daniel Harding (2 CD Deutsche Grammophon, oct 2024)

L’Orchestra dell’Accademia Nazionale di Santa Cecilia, dirigé par son directeur musical Daniel Harding, propose cette nouvelle version de *Tosca* (live d’oct 2024), sommet lyrique de Puccini, créé à Rome en 1900. L’enregistrement marque le premier engagement du ténor vedette de la marque jaune, Jonathan Tetelman dans

l’enregistrement d’un opéra intégral, et aussi la prise de fonction de Harding à Santa Cecilia.



Si la direction reste efficace, jouant surtout sur l’ampleur des contrastes dramatiques, l’incarnation des 3 protagonistes suscite l’enthousiasme tant leur conception respective, trouve un équilibre superlatif entre théâtre, passion et… nuances. Le Mario de **Jonathan Tetelman** est idéalement ardent, sobre, intense ; la Tosca d‘**Eleonora Buratto** emprunte le pas aux grandes tragédiennes lyriques, tempérament de feu, ardeur amoureuse, tendresse éperdu, passion, résilience, prière (« Vissi d’arte » , puissant et habité au II) : les deux amants magnifiques sont éblouissants de justesse émotionnelle ; quant au Scarpia de **Ludovic Tézier**, il est lui aussi grandiose : démoniaque et humain, dévoré et jaloux, concupiscent et ivre de haine possessive à l’endroit de la cantatrice qui se refuse finalement… Les productions lyriques au disque sont scrutées avec soin tant elles se sont rarefiées. Celle ci est bien l’événement lyrique de ce printemps. Prochaine critique complète le jour de la parution, ce 28 mars 2025. **CLIC de CLASSIQUENEWS** printemps 2025.

_____

GIACOMO PUCCINI : Tosca. Eleonora Buratto · Jonathan Tetelman,

Ludovic Tézier Orchestra e Coro dell'Accademia Nazionale di Santa Cecilia, Daniel Harding (direction) – Parution annoncée le 28 mars 2025 – 2 CD Deutsche Grammophon – enregistré en oct 2024, à ROME, Santa Cecilia Hall. CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025.



PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur **DG Deutsche Grammophon** : https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/puccini-tosca-jonathan-tetelman-13777

STREAMING opéra. Teatro Real Madrid. VERDI : Rigoletto, jeu 26 déc 2024. Camarena, Tézier, Viotti, Berthon…

Miguel del Arco / Nicola Luisotti

Inspiré par la pièce *Le Roi s'amuse* de Victor Hugo, Verdi s'empare de la source littéraire pour épingler en un fabuleux brûlot satirique (Rigoletto), arrogance des puissants indignes et intrigues de cour. Ici un Duc volage, s'enivre de sa propre insouciance quitte à trahir, manipuler, tromper… quand le bouffon, lui aussi trop prétentieux et d'une ironie déplacée (au début de l'action à l'égard du Comte de Monterone), paie le prix le plus élevé : il perdra sa propre fille (Gilda)…

Les fanfaronnades de Rigoletto, le bouffon de cour à la langue acérée, lui valent une malédiction. Il doit protéger sa fille Gilda de son maître licencieux, le Duc de Mantoue. Pour le bossu de Verdi, le paradis n'est autre qu'un foyer et une famille qu'il faut défendre à tout prix. Il y a du Shakespeare dans l'opéra de Verdi qui cisèle chaque scène, dont les contrastes relancent constamment la tension tragique. Le cynisme s'y déverse sans limite et le pouvoir y apparaît sans valeurs morales : jouissance, irresponsabilité, vénalité, manipulation… Hugo puis Verdi se confrontèrent à la censure

pour faire représenter l'un sa pièce, le second, son opéra. Finalement, la censure autrichienne l'autorise après des modifications imposées : le roi initial est devenu duc pour diminuer – ou tenter de diminuer – l'ampleur de l'assassinat qui constitue le nœud de l'intrigue.

Pourtant à travers les monologues du bouffon (Pari siamo et Cortigiani) exprime de façon inédite la protestation et le ressentiment du héros contre le prince. Cruauté, humour noir, manipulation… Rigoletto est aussi un hymne à l'amour paternel, sentiment cher à verdi et qui se retrouve dans la construction de plusieurs opéras… A Madrid, sous la baguette de Luisotti, une distribution très convaincante, exprime au plus juste tous les enjeux dramatiques d'un opéra parmi les plus réussis voire saisissants de Verdi : **Javier Camarena, Ludovic Tézier, Marina Viotti, Adela Zaharia…**

STREAMING opéra. VERDI : Rigoletto, jeudi 26 déc 2024, 19h CET

Enregistré le 17 déc 2023
En REPLAY jusqu'au 26 juin 2025, 12h.
https://operavision.eu/fr/performance/rigoletto-2
Chanté en italien / Sous-titres : italien, anglais, espagnol



distribution

Le Duc de Mantoue : **Javier Camarena**
Rigoletto : **Ludovic Tézier**
Gilda : Adela Zaharia
Sparafucile : Peixin Chen
Maddalena : **Marina Viotti…**
Giovanna : Cassandre Berthon
Le comte Monterone : Jordan Shanahan

Choeur et orchestre du Teatro Real Madrid
Nicola Luisotti, direction
Miguel del Arco, mise en scène

VIDÉO Rigoletto par Ludovic Bézier

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024. VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L.

Tézier… Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

« Tout est affaire de décor, changer de lit, changer de corps »

C'était une soirée habituelle du Paris pimpant et battant de la deuxième décennie du XXIème siècle. D'une rive à l'autre de Paris les multiples incarnations de la sensualité, de la fête et du paraître tourbillonnent dans la nuit telles les lucioles électriques qui ponctuent leur parcours effréné.

Traviata ci, ***Traviata*** là, chaque saison cette histoire revient sur les plateaux du monde entier. Qu'elle soit en costumes contemporains à sa création au milieu du XIXème siècle ou avec des bas résilles et autres tenues de bouge aux pratiques innommables, cette partition de **Giuseppe Verdi** ne connait pas de répit ni d'oubli, elle forme désormais partie de l'aventure humaine. Qu'est-ce qui nous attire de l'histoire de Violetta Valéry, tout autant que celle de Marie du Plessis a fasciné Verdi et Piave pour en créer leur chef d'oeuvre ?

Selon Pierre Milza, Verdi a composé cette partition en pensant à l'accueil glacial que sa famille a fait à sa future épouse Giuseppina Strepponi dans son village natal. La malheureuse Strepponi était vue comme Germont juge d'emblée Violetta par le père du compositeur. La chanteuse montrera jusqu'à sa mort une dévotion pour le maestro telle celle de la dévoyée repentie pour son Alfredo. Oeuvre de passion et d'amour, La *Traviata* fait appel à nos sentiments les plus profonds, allons-nous juger librement ou aurons-nous la compassion pour pleurer le destin faillible d'une créature des plaisirs ? La réponse est dans le miroir tendu qui revient dans toutes les saisons, tel un rappel à notre propre nature sévère.

« Elle était brune et pourtant blanche,
Ses cheveux tombaient sur ses hanches.
Et la semaine et les dimanches,
Elle ouvrait à tous ses bras nus. »

Dans cette reprise de la production de 2019, le metteur en scène australien **Simon Stone** nous propose une vision très différente des frou-frous et des dorures Second Empire des *Traviata* classiques. Dans un univers urbain aux sollicitations numériques incessantes, Traviata est une influenceuse, une « *hit girl* » des soirées parisiennes et même une égérie de mode. On ressent avec émotion dès le début cette configuration minimaliste dans un cube constitué de deux écrans haute-définition où les paupières closes de Violetta nous accueillent. Avec un geste dramatique très sophistiqué on comprend aisément la portée onirique de sa mise-en-scène. On entre dans la réalité de cette *Traviata* moderne, sa solitude et une carrière de paillettes construite sur des rêves brisés. La fin est d'une poésie absolue, Violetta disparaît entre les deux écrans dans un interstice de fumée blanche comme le papillon fragile qu'elle n'a cessé d'être. C'est une des plus belles mises-en-scène de tous les temps et il serait injuste de ne pas le signaler.

Nadine Sierra est une Violetta de légende. Belle à mourir et d'une grâce naturelle qui la rendent à la fois fatale et fascinante elle incarne le rôle sans effort. Vocalement c'est une verdienne idéale à la tessiture stable, l'agilité précise et brillante, aux graves puissants sans être écrasants. On remarque des pianissimi d'une pure beauté. Quel régal de voir comment elle porte ce personnage et nous fait redécouvrir des scènes et musiques que l'on croyait connaître déjà par coeur. **René Barbera** est correct en Alfredo. Un peu maladroit dans la vocalise et quelque peu figé théâtralement, nous apprécions tout de même une voix sonore au timbre généreux. **Ludovic Tézier** est fabuleux en père Germont à l'allure de patriarche provençal austère mais avec une cascade de souplesse dans toute l'étendue de son impressionnante tessiture. Flora est la pimpante **Marine Chagnon** qui a déjà incarné plusieurs rôles sur des scènes diverses. Avec une belle présence théâtrale, très naturelle dans son rôle de « *Best Friend* » de Violetta, on admire son timbre velouté aux nuances claires et à la diction impeccable.

Les excellents choristes et musiciens des forces de l'**Opéra**

national de Paris ont su rendre à cette partition une justice inénarrable, on avait l'impression d'assister à une création. Les ensembles étaient d'une pure beauté malgré des costumes parfois « *over the top*« . La direction raffinée de **Giacomo Sagripanti** n'a jamais penché vers une nervosité emphatique que l'on aurait pu craindre. Le *maestro* italien a su consolider les ensembles sans noyer les solistes, sculpter avec intensité les instants les plus dramatiques et nous permettre de comprendre autrement cette partition.

« Coeur léger, coeur changeant, coeur lourd,
Le temps de rêver est bien court. »

A l'issue de la représentation, les vers du poème « *Bierstube Magie allemande* » du *Roman inachevé* de Louis Aragon nous ont poursuivi. Ce mélange de sensualité exacerbée, de mélancolie poétique et de dénouement fatal nous rappelle cette Traviata iconique dans ce Paris, désert populeux du début 2024. Et si, finalement, nous étions tous des Traviata de Simon Stone ? Nous nous perdons dans la brume hivernale, rallumant nos notifications après le rêve de Violetta. Alors le poète moderne, nous dévisageant narquois, ira égrener sur son compte X une glose d'Aragon: Est-ce ainsi que les hommes vivent? Et leurs *likes* au loin les suivent, comme des écrans révolus.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 21 janvier 2024. VERDI : La Traviata. N. Sierra, R. Barbera, L. Tézier… Simone Stone / Giacomo Sagripanti.

VIDEO : Nadine Sierra chnate « *Addio del passato* » dans la production de Simon Stone à l'Opéra National de Paris